

Images du réel

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (246), 50–51.



Malgré les touches d'un charme convenu... un document solide

LA PEAU ET LES OS, APRÈS... Rompre le silence

En 1988, *La Peau et les os*, de Johanne Prigent, description de ces jeunes filles aux prises avec de graves troubles alimentaires, nous avait tous jetés par terre, critiques comme grand public. Au centre du film, Andréanne, anorexique-boulimique, et l'impossible cohabitation familiale : comment cacher à des parents inquiets qu'on ne peut pas manger et que, si on mange, on doit absolument se faire vomir ?

FRANCINE LAURENDEAU

Dans son couvent, une religieuse au troublant mysticisme masochiste — elle rêve d'être un pur esprit — jeûnera jusqu'à en mourir. Hospitalisée à Sainte-Justine parce qu'elle ne mangeait plus, Annie, treize ans, sait bien qu'elle fait de la peine à tout le monde. Ça la désole mais elle n'y peut rien : elle déteste se nourrir et prendre du poids. Mélange réussi de documentaire et de fiction, un premier long métrage percutant. Dix-huit ans plus tard, voilà qu'Hélène Bélanger-Martin réalise à son tour son premier long métrage, *La Peau et les os, après...* Car c'est elle qui, dans le film de Johanne Prigent, personnifiait Andréanne, et si la réalisatrice l'avait choisie pour ce rôle c'est qu'elle souffrait de la même maladie. Aujourd'hui dans la trentaine, elle a des enfants, elle va bien et elle a choisi de sortir de l'ombre, de rompre le silence, de se pardonner. De briser les préjugés aussi, nous rappelant que de toutes les maladies mentales, c'est l'anorexie qui provoque le plus de morts.

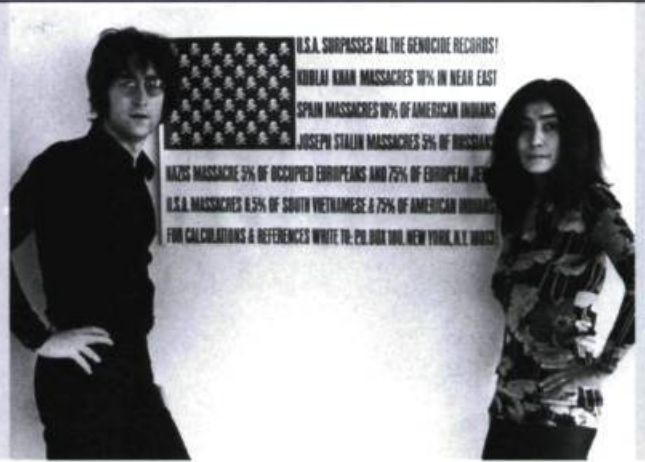
Le préambule est angoissant. Un corps nage dans les vagues, se débat, cherche à sortir, puis se laisse flotter, s'enfonce, rase le fond de l'eau, s'y pose. La métaphore aquatique reviendra, comme un refrain. Mais à la fin du film, on s'envolera dans les airs, littéralement. Au centre : quelques jours à la campagne où Hélène reçoit trois femmes qui ont sensiblement vécu le même problème. La rencontre avec Annie, étoffée de quelques flash-back, est la plus frappante. L'Annie d'aujourd'hui est aussi attachante et aussi franche que l'Annie adolescente. Quand la réalisatrice lui demande comment elle réussit à gérer l'après, la simplicité de sa réponse a quelque chose de terrifiant. Les témoignages d'Isabelle et de Marlène nous font pénétrer au cœur de l'enfer qu'elles ont traversé. Comme pour rassurer le spectateur, la caméra filme les quatre jeunes femmes cueillant des fleurs, se baladant à bicyclette, faisant la popote ou prenant un verre devant un coucher de soleil. Touches d'un charme convenu. Mais cela ne suffit pas à édulcorer un document solide. La séquence entre Hélène et sa mère en est un bon

exemple. On sent que la réalisatrice en veut à l'auteure de ses jours de ne pas avoir, à l'époque, remarqué sa maigreur et senti son mal de vivre. Elle avait peut-être même imaginé une scène émouvante de repentir et de larmes. Mais non. Sa mère lui dit bien calmement ne pas avoir voulu tomber dans le piège de la culpabilité. A-t-elle été tentée de couper la scène ? Elle et sa monteuse Louise Côté ont eu, en tout cas, le courage de la garder.

La Peau et les os, après..., c'est aussi et d'abord Hélène Bélanger-Martin, qui s'analyse et se regarde, très lucidement, avec à l'appui non seulement des extraits du film de Johanne Prigent mais aussi d'éloquents documents d'archives où on la voit toute petite. Elle sait sans emphase et sans nombrilisme nous communiquer les circonstances qui l'ont fait basculer dans de trop nombreuses années de cauchemar. Et raconter comment elle s'en est sortie. Mais tout n'est pas rose. Assise sur son lit dans un centre d'hébergement, face à la caméra, Charlotte, dix-sept ans, nous dit qu'elle ne veut plus qu'on la force à prendre du poids comme on engraisserait un porc, que ça ne l'intéresse pas de vivre. La totale sincérité de ce désespoir absolu donne froid dans le dos. Et on comprend alors l'apport positif du personnage de Simone, qui tout du long suivra les protagonistes avec enthousiasme. Simone, c'est une chienne fort sympathique. Les animaux nous aiment sans nous juger (Charlotte aurait voulu être vétérinaire), les animaux se nourrissent sans arrière-pensée.

Pourquoi n'y a-t-il pas de garçons dans ce film ? Sans doute parce qu'Hélène Bélanger-Martin n'avait pas l'ambition de réaliser une étude exhaustive. Mais aussi et surtout parce qu'il semble que l'anorexie soit un mal presque exclusivement féminin.

■ Canada [Québec] 2006, 90 min. Réal. : Hélène Bélanger-Martin — Scén. : Hélène Bélanger-Martin — Images : Alfonso Maiorana, Gilbert Lemire — Mont. : Louise Côté — Mus. : Fritz — Son : Stéphane Poulin, Serge Boivin, Jean-Paul Vialard — Dir. art. : André Desjardins — Avec : Annie Vincent, Isabelle Bédard, Marlène Duchesne, Charlotte Leblanc, Hélène Bélanger-Martin — Prod. : Pierre Gendron, Christian Larouche, Colette Louméde — Dist. : Christal / ONF.



CROSSING THE BRIDGE : THE SOUND OF ISTANBUL

Cinéaste allemand d'origine turque, Fatih Akin retourne ici à Istanbul, ancienne capitale de l'Empire ottoman aujourd'hui capitale économique de la Turquie. Il accompagne et filme le compositeur de la musique de **Head-On** (*Gegen Die Wand*), Alexander Hacke, du groupe d'avant-garde *Einstürzende Neubauten*. Leur parcours des lieux et sons de la métropole du Bosphore sert tout d'abord à montrer la modernité de cette musique populaire bien au fait des influences rap et hip-hop. Le film gagne en émotion lorsqu'il suscite des concerts plus ou moins impromptus et qu'il tisse ainsi des liens entre plusieurs strates de cette musique diversifiée. Il faut tout d'abord signaler la prestation d'Aynur, chanteuse kurde qui peut maintenant se faire entendre même sur les ondes de la radio nationale. La Canadienne Brenna MacCrimmon, en chantant intensément de vieilles chansons d'amour, nous en montre l'universalité. La grande dame Sezen Aksu interprète un de ses importants succès qu'Akin monte sur des photos noir et blanc d'un Istanbul peut-être pas complètement disparu.

L'influence de la musique des Romani est illustrée par un entraînant concert inopiné et une séquence de mariage à Kesar, près de la frontière grecque.

Une visite au palais de Topkapi aurait permis de faire entrer encore mieux la musique des janissaires et celle des derviches dans cette randonnée musicale et de parler des ressemblances réelles ou imaginées entre ces airs et les turqueries de Lully, Mozart et même de l'influence du *karsilama* sur le « Blue Rondo à la Turk » de Dave Brubeck. C'est pourtant par l'élégance de la prestation acoustique du chanteur et compositeur Orhan Gencebay, jouant de son saz (cousin de la guitare) sur des images de films populaires où il était aussi un acteur important, que le film nous rejoint le plus. Akin et Hacke ont donc réussi une partie de leurs objectifs, placer la scène musicale turque dans le contexte de la communauté européenne.

LUC CHAPUT

■ Allemagne / Turquie 2005, 90 minutes — Réal. : Fatih Akin — Scén. : Fatih Akin — Avec : Alexander Hacke, Orhan Gencebay, Brenna MacCrimmon, Siyasiyabend, Aynur, Sezen Aksu — Dist. : Métropole.

THE U.S. VS. JOHN LENNON

L'artiste, par sa nature, parce qu'il offre une vision différente de la société qui l'entoure, amène celle-ci plus ou moins directement à se regarder autrement, poussée par les mots ou les images qu'on lui renvoie. Certains événements comme les guerres provoquent une recrudescence de ces discours et visions discordantes. La guerre du Vietnam a suscité de nombreuses œuvres et, se situant au moment de l'émergence de la génération des *baby-boomers*, cette contestation s'est naturellement inscrite dans le sillage des nouvelles musiques pop et rock, qui étaient un des modes d'expression de ce temps.

Les réalisateurs de documentaires télé américains David Leaf et John Scheinfeld, avec l'aide de la chaîne musicale VH1, proposent dans **The U.S. vs. John Lennon** une étude de l'impact du travail contestataire de l'ex-Beatle John Lennon et de son épouse Yoko Ono face à la guerre en Indochine et des réactions que ces chansons et discours ont suscitées dans la haute administration américaine du président Nixon. Remontant à la controverse sur la popularité de Jésus et des Beatles, le film navigue de petits en grands épisodes accumulant les témoignages de personnes trop succinctement identifiées et souvent placées sur le même pied. C'est ainsi que le professeur d'université John Wiener, pourtant auteur d'un livre fondamental sur l'espionnage de Lennon et Ono par le FBI, *Gimme Some Truth: The John Lennon FBI Files*, est traité de la même façon que le journaliste sensationnaliste Geraldo Rivera. Il manque aussi au film une chronologie visuellement attractive et complète de l'époque afin que les spectateurs peu familiers de cette période turbulente puissent trouver des points d'ancrage.

À partir de ce cas d'espèce, sachant bien utiliser les nombreux documents d'archives qu'ils ont découverts, Leaf et Scheinfeld nous montrent que déjà, il y a près de 40 ans, une personne pouvait être épiée par les forces de l'ordre pour avoir émis, dans une chanson, des opinions qui pourtant tombaient dans le domaine de la liberté d'expression pas seulement artistique. C'est pour ce rappel, incomplet certes, que ce film fait œuvre utile. ⑤

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2006, 99 minutes — Réal. : David Leaf, John Scheinfeld. — Scén. : David Leaf, John Scheinfeld. — Avec : Yoko Ono Lennon, Jon Wiener, Ron Kovic, Walter Cronkite, Carl Bernstein, Noam Chomsky, Angela Davis, G. Gordon Liddy, George McGovern, David Peel, Geraldo Rivera, Bobby Seale, John Sinclair, Tom Smothers, Leon Wildes — Dist. : Christal.